

Préface de « Jiseul »

À l'origine très ancrée dans la réalité sociale française du temps où elle résidait dans l'Hexagone, l'œuvre de Keum Suk Gendry-Kim s'est re-coréanisée depuis qu'elle est retournée vivre et travailler à Séoul. Sa superbe autofiction « Le Chant de mon père » semble contenir la matrice de ce retour aux sources : le *pansori*, ce récit chanté typique de la péninsule que pratique le père et auquel s'est initiée Keum Suk elle-même, devient le prétexte à une série de BD pour la jeunesse ouverte par le *Chant de Heungbok* et le *Chant de Chunhyang*, qui seront suivis d'autres volumes. Le récit est transmis par le personnage d'une petite fille, Kkokkaengi, qui est aussi l'héroïne d'une autre série éponyme racontant pour les enfants les aventures très autobiographiques d'une gamine dans la campagne du Jeolla au milieu des années 1970. Ces *manhwa* puisant dans la culture coréenne traditionnelle et dans une expérience intime s'adressent prioritairement aux enfants et jeunes adolescents. Avec *Jiseul*, en quittant le domaine du personnel pour s'aventurer sur le terrain douloureux de l'Histoire, Keum Suk signe un roman graphique doté d'une dimension mémorielle et politique plus profonde destiné aux adultes et adulescents.

Jeju est une île volcanique située au sud de la péninsule coréenne qui fut toujours à part. Royaume autonome jusqu'au Xe siècle, l'ancien Tamna a toujours été l'objet de discriminations de la part du gouvernement central, qui, sous Joseon (1392-1910), interdisait à ses habitants de se rendre sur le continent. Dotée d'un dialecte très différent de la langue coréenne continentale, mais aussi d'une organisation sociale où les femmes ont un rôle prépondérant, Jeju a une forte personnalité. Avec ses paysages dramatiques de cônes volcaniques, ses tunnels de lave, ses falaises se jetant dans une mer quasi tropicale, elle est devenue une destination touristique importante de la région. Mais derrière les couleurs pop de la carte postale se cache un passé dramatique que *Jiseul* restitue dans toute la force de ses noirs et blancs.

Libérée en 1945 du joug colonial japonais, la Corée est placée sous tutelle américaine au sud du 38^e parallèle et sous tutelle soviétique au nord, système qui prépare la division à venir qui sera scellée par la guerre (1950-1953). Contrairement à ce que prétendait une certaine historiographie officielle, le communisme n'a pas été importé de force par les Soviétiques. Dès août 1945 se constituent des comités populaires qui prennent localement de facto le pouvoir encore vacant au Sud pendant la période de tutelle (1945-48), surtout dans les provinces méridionales qui ont le plus souffert des exactions des Japonais. Jeju est ainsi un bastion rouge, avec environ les deux-tiers de la population considérée par l'armée américaine comme étant des « gauchistes modérés »¹. Ces partisans d'un mode de gestion collectif n'étaient pas nécessairement anti-américains ni communistes radicaux affiliés à la Corée du Nord de Kim Il-sung, ils étaient surtout séparatistes. Le déclencheur de la révolte de Jeju et des massacres afférents fut ce que Bruce Cumings nomme un « terrorisme officiel » perpétré par le gouverneur sud-coréen de l'île dès avant 1948, année de la fondation de la République de Corée. Yu Hae-jin est présenté comme un gouverneur tyrannique d'extrême-droite qui pris l'initiative de nettoyer l'île de ses partisans de gauche par la violence. Il fit venir des milices de droite, connues sous le nom des Northwest Youth ou Jeunesses du Nord-Ouest, pour semer la terreur. Leurs exactions ajoutées aux arrestations de masse effectuées lors de la manifestation du 1^{er} mars 1947 (date symbolique célébrant l'anniversaire du soulèvement contre l'occupant japonais en 1919) furent

¹ Bruce Cumings, *Korea's Place in the Sun*, Norton, 2005, p. 219. Voir cet ouvrage pour les détails historiques concernant la révolte de Jeju, et son œuvre essentielle, *The Origins of Korean War*, Princeton University Press, 1981 et 1992.

l'origine de la rébellion menée par la guérilla communiste, qui commence historiquement lors de la manifestation du 3 avril 1948 quand la police tire à nouveau sur la foule. Connue sous le nom de *Inmin-gun* ou Armée populaire, cette guérilla comptait environ 3 à 4000 membres, plus de nombreux sympathisants dans la population. Elle opérait à partir des cachettes laissées par les Japonais dans les tunnels de lave et utilisait les armes laissées par les colons.

Très vite, à l'été 1948, cette guérilla contrôle la majorité des villages du centre de l'île. Les habitants ont alors été forcés par le gouvernement de se réfugier dans des villages contrôlés et protégés le long de la côte, et il leur était interdit sous peine de mort de s'aventurer à plus de cinq kilomètres du littoral. C'est là que débute *Jiseul*, inspiré d'une histoire véritable. Dans un petit village de l'intérieur, 120 villageois refusent de s'exiler loin de leurs terres et de leurs bêtes, et se réfugient dans une grotte où ils vont survivre dans le froid et l'obscurité avec peu de vivres pendant une soixantaine de jours avant de s'enfuir pour finalement être arrêtés et massacrés. Cet épisode révèle l'ampleur de cette répression qui fut, au Sud, la plus meurtrière avant la guerre : lorsque la guérilla est écrasée au printemps 1949, on estime qu'il y eut plus de cent batailles, 39 000 maisons détruites, plus de la moitié des villages rasés, et un chiffre officiel énorme de 27 719 insulaires tués (bien que certains décomptes parlent de 60 000 morts pour 40 000 habitants ayant fui au Japon), soit un mort pour 5 ou 6 résidents... La majorité des prisonniers seront par la suite exécutés sommairement lors du massacre de Daejeon en 1950. Toutes ces hécatombes perpétrées au nom du combat contre le communisme par les forces gouvernementales sud-coréennes étaient connues des Américains.

Voici donc le contexte longtemps resté secret de ce récit porté à l'écran en 2012 par le réalisateur originaire de Jeju, O Muel, et repris en bande dessinée par Keum Suk Gendry-Kim. Le titre, signifiant « pomme de terre » dans le dialecte local, renvoie à cet aliment de survie qui a toujours accompagné les luttes de la paysannerie pauvre dans le monde. Il fait bien sûr référence aux patates apportées par les habitants dans la cave, pensant n'y rester que quelques jours, et qui deviennent le symbole de leur lutte. Mais les « jiseul », tubercules vivant et se développant sous terre, sont aussi et surtout un symbole de ces femmes et hommes forcés par leurs congénères de vivre enterrés avant d'être abattus comme des bêtes. Jusque dans les années 1990, parler de cet événement était passible de poursuites pénales. Avec le cinéma et désormais le *manhwa*, c'est un nouveau devoir de mémoire qui est désormais rendu possible pour le grand public. L'encre de Chine utilisée par Keum Suk fait écho au noir et blanc du film de O Muel, et transmet par sa sobriété l'intensité de ce drame. Comme l'encre sur le papier coréen qui s'infuse en dégradés de noir, ce récit poignant se répand dans nos consciences comme une tache indélébile laissée par l'histoire contemporaine sur la péninsule coréenne. Pour ne pas oublier ceux qui, anonymes et sans plus de procès, sont morts d'avoir voulu rester libres.

Benjamin Joinau

Chercheur, Centre de recherches sur la Corée, EHESS

Directeur de l'Atelier des Cahiers

www.benjaminjoinau.com